

Extraits Hamlet

Acte III, scène 1

HAMLET –

Être, ou ne pas être : c'est là la question.

Est-il plus estimable d'endurer

Les assauts répétés d'un destin atroce

Ou de se révolter contre un océan de tourments,

Quitte à y laisser la vie ? Mourir : dormir –

C'est tout. Et par ce sommeil mettre un terme

Aux souffrances morales et aux milliers de coups auxquels

La chair est par nature exposée. C'est un dénouement

Qu'on devrait souhaiter avec ardeur. Mourir : dormir –

Dormir, peut-être rêver – ah, c'est sur ça qu'on bute !

Car dans ce sommeil de la mort, quels rêves vont bien pouvoir surgir

Quand nous serons débarrassés de ce corps terrestre ?

Forcément, ça fait hésiter : c'est cette considération

Qui fait que notre malheur s'étire en longueur.

Car quel homme supporterait les affronts et la brutalité de ce monde,

Les injustices des tyrans, les humiliations des arrogants,

La douleur de ne pas être aimé en retour, la lenteur des procédures,

L'insolence des personnages publics et les rebuffades

Imposées par des incapables à des gens méritoires et patients

Quand il n'aurait, pour se régler lui-même son compte,

Qu'à dégainer son poignard ? Qui voudrait porter des fardeaux,

Et grogner, et suer, usé par une existence épuisante

Si la terreur de quelque chose après la mort

– Ce pays inconnu dont, une fois la frontière franchie,

Aucun voyageur ne revient – ne paralysait notre volonté,

Nous faisant plus volontiers supporter ces maux qui sont les nôtres

Que nous hâter vers d'autres, que nous ne connaissons pas.

C'est ainsi que la réflexion fait de nous tous des lâches,

Que la détermination, perdant ses belles couleurs,

Faiblit, blêmit sous l'effet de la pensée

Et que des entreprises de la plus haute importance,

Se trouvent détournées de leur cours,

Et perdent le nom d'action. Silence à présent.

CLAUDIUS [resté seul] –

Mon crime est immonde, il empeste jusqu'au ciel,
Il porte la marque du péché originel :
Le meurtre d'un frère. Prier – je ne peux pas...
Mon aspiration a beau être aussi vive que ma volonté,
Ma faute l'emporte sur mes intentions
Et, comme un homme qui doit mener en même temps deux tâches à bien,
J'interromps l'une pour commencer l'autre
Et je néglige les deux. Et cette main maudite,
Grosse de s'être gorgée du sang d'un frère ?
Toute la pluie du ciel suffira-t-elle
À la refaire blanche comme neige ? À quoi sert la miséricorde,
Si ce n'est à se confronter à sa faute,
Et qu'est donc la prière sans ce double pouvoir :
Faire que nous ne tombions pas dans le péché
Et nous pardonner si nous sommes tombés.
Ma faute est derrière moi. Mais quelle sorte de prière
Peut servir mon affaire ? « Pardonne mon crime affreux » ?
Impossible, puisque je possède toujours
Ce qui m'a poussé à tuer :
Ma couronne, mon ambition et ma reine.
Peut-on être pardonné et continuer à jouir de son crime ?
La corruption de ce monde est telle
Que la main sanglante du criminel esquive parfois la justice
Et qu'on a souvent vu, avec un butin mal acquis,
Graisser la patte d'un juge. Rien de tout ça là-haut !
Pas de tours de passe-passe ! Là-haut les actes se montrent
Dans toute leur vérité, et nous sommes tenus
De regarder nos vilains péchés bien en face
Et de rendre des comptes. Alors – il reste quoi ?
Le pouvoir du repentir – que ne peut-il pas ?
Mais que peut-il – chez celui qui ne peut se repentir ?
Ô, lamentable condition ! Ô cœur noir comme la mort !
Ô âme prise au piège qui, cherchant à se libérer
Ne s'engluie que davantage ! À l'aide, anges, un effort !
Pliez, genoux réticents et vous, tendons d'acier du cœur,
Soyez souples comme ceux de l'enfant nouveau-né.
Peut-être que tout ira bien.

HAMLET –

Dites votre tirade, je vous prie, comme je vous ai montré, avec naturel et fluidité. Si vous articulez trop, comme le font beaucoup de nos acteurs, autant faire dire mes vers au crieur public. N'allez pas battre l'air de vos bras, comme ça, mais bougez avec modération. Car dans le torrent, la tempête et j'irai jusqu'à dire l'ouragan de la passion, il faut savoir adopter et transmettre un sens de la mesure qui ne rompe pas l'harmonie. Cela me hérisse jusqu'aux tréfonds d'entendre un gaillard emperruqué tailler une passion en lambeaux, la réduire en charpie, pour en mettre plein les oreilles du public du parterre – lequel est incapable d'apprécier, en général, autre chose que les pantomimes insignifiantes et le bruit. Je voudrais faire fouetter ces gars qui surjouent la rage de Termagant et outrepassent les excès d'Hérode. Je vous prie d'éviter cela.

COMÉDIEN –

Que votre honneur en soit assuré.

HAMLET –

Ne faites pas non plus dans la platitude. Laissez votre jugement vous guider. Accordez l'action au mot, le mot à l'action, en prenant garde de ne jamais excéder les limites de la nature. De telles exagérations sont contraires à l'esprit du théâtre, dont l'objet – depuis ses origines jusqu'à aujourd'hui – est de tendre un miroir à la nature, à la vertu, au mépris, et de révéler l'esprit du temps. Pour peu qu'on en fasse trop ou pas assez, on fera peut-être rire ceux qui ne font pas la différence, mais on peinera les gens de goût. Or on devrait se soucier davantage de l'avis d'un seul d'entre eux que de salles entières de gens qui n'y connaissent rien. J'ai vu jouer des comédiens qui recevaient les plus grands éloges mais qui (pardonnez cette impiété) ne paraissaient pas humains, ni par leur allure, ni par leur façon de s'exprimer, aucun chrétien ne s'étant jamais pavané ou n'ayant jamais mugé comme cela. Au point que j'aurais pu penser que des apprentis de la nature avaient essayé de faire des hommes, mais avaient raté leur coup et produit, à la place, d'horribles contrefaçons.

COMÉDIEN –

J'espère que nous avons quelque peu réformé cela.

HAMLET –

C'est une révolution qu'il faut, pas une réforme. Et que ceux qui jouent les clowns ne s'avisent pas d'ajouter du texte à leur texte. Car il y en a parmi eux qui ne trouvent rien de mieux à faire que rire – histoire d'inciter quelques spectateurs sans jugeote à rire avec eux – et ce, dans les moments où il faudrait être le plus attentif aux enjeux de la pièce. C'est indigne et ça trahit, chez le bouffon qui en use ainsi, une pitoyable ambition. Allez vous préparer !

Les comédiens sortent

Extraits Amlettino

Extrait 1:

[Sonnerie d'un téléphone portable, depuis le fond de la classe]

Ah ben vous voyez,
nous on n'avait pas ça.
On n'avait pas ce petit objet
qui tient dans la poche
et permet d'accéder instantanément
à toutes les données du monde.
Nous c'était les fiches et les moyens mnémotechniques,
la bière que buvait mon beau-père – la 1664,
parce que les dates de William Shakespeare c'est
mille cinq cent soixante quatre mille six cent seize.
Sans ordinateurs et sans portables,
nos vies et notre rapport au temps
étaient très différents...
Peut-être...
Je ne sais pas...
Peut-être notre vie
avec ses longues plages
d'attente et d'ennui
où l'inquiétude faisait son nid
peut-être notre vie ressemblait-elle davantage
à celle d'un Hamlet prince de Danemark
qu'à celle d'un lycéen d'aujourd'hui.
Imaginez –
Un soir votre mère votre père – ou les deux
tardent à rentrer.
Il est vingt-deux heures – il est vingt-deux heures trente,
soudain il est minuit – il est une heure passée.
L'unique téléphone de la maison
reste muet – et de votre côté
vous ne pouvez pas occuper la ligne
car le double appel
n'a pas encore été inventé.
Et s'il leur était arrivé quelque chose ?

À mon père ?
À ma mère ?
Aux deux peut-être ?
L'espace d'une soirée qui mord largement
sur l'après-minuit,
l'angoisse ouvre des gouffres
et dans ces attentes,
dans ces intervalles de temps
que rien ne vient combler
on se voit déjà orphelin.

[Temps]

Alors si par malheur un jour on le devient...
Oh – mais je suis pas venu vous raconter ma vie...
Je suis venu vous parler de mon travail de comédien,
je suis venu vous parler de *Hamlet*.
C'est que le fait d'être ici,
dans mon ancien lycée,
fait remonter des choses.
Rien d'étonnant :
quand on est acteur
on est accoutumé à puiser en soi,
à chercher à retrouver
des émotions qu'on a déjà éprouvées
dans son enfance ou son adolescence.
Parce qu'au fond il n'y a rien
qu'on n'ait déjà éprouvé dans son enfance.
Moi quand j'ai *rencontré* Hamlet,
c'est comme si je le reconnaissais :
tellement elles m'étaient familières,
son inquiétude et sa mélancolie.

[Antonin quitte l'estrade et le bureau, et se met à arpenter la salle de classe, errant entre les
tables, son journal intime à la main]
J'étais là chez moi à faire les cent pas,
mais c'est comme si j'étais déjà
sur les remparts
du château d'Elseneur.

Extrait 2 :

Voix off /Journal d'Antonin, 15 ans

21 janvier 1989

Trois mois que j'ai pas écrit un mot dans ce journal. Depuis la mort de papa, tout me dégoûte. Écrire dans ce journal par exemple. Ou relire ce que j'y ai écrit depuis septembre – c'est vraiment des trucs de gamin. J'ai vieilli d'un coup. Même mon écriture a changé. J'arrête pas de penser à cette phrase lue dans le roman que Rouget nous a donné à lire : « Après 20 ans tout est fini ».

Il me reste plus que quatre ans et demi – et c'est mal barré.

Faut QUAND MÊME que j'écrive certaines choses pour qu'elles sortent pas de ma mémoire. Comme la fois où on est allés à Naples, papa et moi, juste après que maman et lui se sont séparés. Je devais avoir dix ans. Avec papa, y avait pas d'horaires (maman, ça la rendait folle). À Naples on déjeunait à seize heures voire à dix-sept heures, dans des bars ou des restaurants. À dix heures du soir on était encore à traîner, à chercher où dîner. Un jour on s'est promenés dans un quartier où le linge pendait en travers des rues, sur des cordes tendues. Un autre jour, on a mangé dans une sorte de cantine-pizzeria avec, sur les murs, des poèmes et des fresques à la gloire de la seule pizza qu'ils servaient – la *margherita*. « Parce que si la pizza est bonne », m'explique papa, « y a pas besoin d'y ajouter quoi que ce soit – pas même un anchois. » Mon père sait de quoi il parle, il est italien et il fait les meilleures pizzas du monde.

Maman et l'USURPATEUR sont archi-collants ces jours-ci. Ils s'inquiètent pour moi, OK, n'empêche que c'est archi-pesant. En plus, maman m'a demandé de l'aider à *faire de la place dans les placards* – autrement dit à trier les affaires de papa et à voir ce que je veux garder. C'est qu'elle veut, en fait, c'est faire de la place pour Gérard. PARCE QUE L'USURPATEUR VIENT S'INSTALLER CHEZ NOUS ! Il va vivre ici, au milieu des livres et des objets de papa.

C'est quoi leur problème aux gens ? ILS CROIENT PLUS AUX FANTÔMES OU QUOI ?